

cilement le mal qu'on leur a fait quand on redevient digne de leur affection. Dans leurs cœurs l'oubli de l'injure est toujours près de la réparation offerte et acceptée. On le vit bien, quand, en 1779, leur presque imberbe gouverneur de vingt-et-un ans, Don Bernardo de Galvez, fit un appel à leur courage et à leur dévouement. Ils s'enrôlèrent en foule sous ses drapeaux, et dans une rapide campagne, Galvez enleva aux Anglais la Mobile, Pensacola, Manchac, Bâton-Rouge et Natchez.

Il y aurait des choses charmantes à écrire sur ce mélange de mœurs espagnoles et françaises qui se fondirent à cette époque dans un curieux tout ensemble. Presque tous ces hautains officiers espagnols, qui d'abord étaient arrivés l'épée haute et pour punir, finirent par mettre bas les armes devant la créole et s'allièrent aux familles d'origine française. Les gouverneurs Unzaga et Miro ne cherchèrent pas ailleurs une épouse, et Galvez fit vice-reine une Louisianaise. Aussi, quand la vieille bannière de Castille s'abaissa pour faire place au nouveau drapeau tricolore de la France, si les Louisianais volèrent avec transport au devant de la mère qui leur revenait, ils eurent des larmes pour regretter le départ de celle qui leur en avait tenu lieu pendant si longtemps.

Cette apparition de la France en 1803 ne dura que quelques jours. Ce ne fut qu'un éclair, mais un éclair qui doit illuminer à tout jamais une des pages les plus mémorables, et je dirai même, des plus heureuses de cette histoire. Car ce fut alors que la France céda la Louisiane à la grande République américaine, à condition que son ancienne colonie, dont elle se détachait forcément et avec regret, serait admise dans la confédération des États-Unis, avec le moins de délai possible, et sur le même pied d'égalité que les treize États primitifs. Ce fut donc la France qui assura par traité à la Louisiane son indépendance, et les États-Unis n'eurent qu'à remplir la fonction purement ministérielle de lui mettre sur le front le diadème de la souveraineté.

Quelle sublime histoire trop peu connue parmi nous !

Quels frémissements elle nous fait parcourir dans les veines !

Je me rappelle qu'après ce magnifique exposé, je me tenais à quatre pour ne pas y aller de ma petite larme lorsque M. Gayarré fit cette magnifique péroraison.

" Je ferai à peine allusion à une époque d'un souvenir trop douloureux pour que je puisse en parler, et pour que vous puissiez m'écouter sans une trop pénible émotion. Je laisserai donc à un futur historien le soin de rendre justice au rôle joué de la population louisianaise dans une lutte

gigantesque qui ne sera que trop mémorable. Je me permettrai seulement de dire, et nul ne le niera, je crois, qu'après de nombreux hauts faits, la Louisiane est tombée avec un grandeur dont nous pouvons nous honorer. Heureusement, il y a quelquefois plus de gloire dans la défaite que dans le triomphe, et il y a une certaine façon de porter les haillons de la misère qui éclipsent la pourpre dorée de la prospérité. C'est dans l'adversité que le vrai sublime se montre de préférence. Vous en avez donné des preuves, Mesdames, qui ne seront jamais oubliées ; et par l'exemple de votre résignation et de votre incomparable fortitude, vous nous avez forcés, nous autres hommes, de nous armer d'un front serein sur lequel un regard ennemi ne peut surprendre la trace des tortures du cœur. Vous nous avez appris à vivre, sans murmure, du pain amer acheté avec cet obole incertaine que nous accorde de jour en jour cette providence cachée que l'on est convenu d'appeler le hasard. Grâce vous soient rendues pour le courage que nous avons, et qui ne nous manquera que lorsque vous nous ferez faute, vous et Dieu ! "

En dépit des doléances de M. Tujague, un peuple qui a encore dans son sein des génies et des talents de cette force-là n'est pas écrasé par la suprématie anglo saxonne.

C'est lui qui triomphe.

MARC SAUVALLE.

LES ARTISTES CÉLÈBRES

Les éminents éditeurs de la Revue *l'Art* qui est sans rivale, et de la précieuse collection des *Artistes Célèbres*, M.M. L. Allison & Co., propriétaires de la *Librairie de l'Art* de Paris, viennent d'éditer deux nouvelles monographies du plus haut intérêt et qui, l'une et l'autre font partie de la seconde de leurs publications périodiques, cette brillante collection des *Artistes Célèbres*, modèle accompli d'érudition, exempt de tout pédantisme et les enseignements sérieux pour les écoliers, les artisans, les artistes et les amateurs et pour quiconque tient à s'instruire, modèle également de goût impeccable. M. Ch. Gabillot s'est chargé de nous raconter les *Ilust.*, c'est-à-dire toute une famille de peintres, d'aquarellistes, de dessinateurs exquis, et M. Henry Havard, pour qui, les arts industriels n'ont point de secrets et qui est, de l'avis de tous, le membre le plus autorisé du Conseil Supérieur des Beaux-Arts, en France, a fait revivre *Les Bouille*, cette dynastie d'industriels artistes de premier ordre. Ces deux admirables études font le plus grand honneur à la plume d'autorité de ces deux s'avants historiens de l'art et aux éditeurs qui les ont brillamment enrichies à profusion, d'un choix de superbes illustrations qui commentent à souhait le texte et en doublent encore la valeur.

Un de nos amis français, journaliste distingué, nous adresse les lignes suivantes :

CHER MONSIEUR,

Ceux qui mettent un pays qui nous est si cher dans l'état que vous me décrivez sont de grands coupables, et de non moins grands aveugles qui paieront un jour chèrement leur criminelle conduite, car hélas ! la violence engendre toujours la violence, et je n'en connais point de plus épouvantable que celle qui opprime les consciences. Je vous plains profondément d'avoir à subir un état de choses dont nous étions à mille lieues de nous douter.